



François Boddaert

Le mur de brouillard

Le Massacre des illusions de Volker Braun

Traduit par Jean-Paul Barbe et Alain Lance (*L'Oreille du Loup*, 2011)

Avant toute chose, saluer le travail de cette jeune maison d'édition qui n'hésite pas, avec les difficultés qu'on imagine, à publier (bilingue) des auteurs rares, voire inconnus, notamment dans le domaine étranger.

Mais ça n'est pas le cas de Volker Braun, éminent poète allemand, réputé aussi comme dramaturge ou romancier. Et qui nous fit, en juin, l'amitié de lire au banquet de *Secousse*, à la Guillotine où l'avait amené son principal traducteur en français (et vieux complice), Alain Lance. De nous lire dans sa langue, l'un des plus remarquables poèmes de cette petite anthologie – *Walter Benjamin dans les Pyrénées* :

*S'enfoncer calmement dans le mur de brouillard.
Les bras rament repliés mais régulièrement.
Selon les indications du papier au-dessus du précipice...*

Cet hommage au philosophe et critique allemand, suicidé alors qu'il va, peut-être, franchir la frontière salvatrice, est emblématique de cette anthologie (extraits de trois volumes publiés entre 1996 et 2005) dont le sombre titre général dérive d'un autre poème fort – *Après le massacre des illusions*, qui chute ainsi :

*Combien de temps la terre va-t-elle nous supporter
Et à quoi donnerons-nous le nom de liberté*

La tonalité générale de l'ensemble est, en effet, celle d'un désenchantement radical. Les pages d'histoire récente, qui tissent la trame du livre, auscultent les tragédies des peuples (leurs espérances majoritairement annihilées) et constatent une modernité pénible (dénis de démocratie autant que souffrance écologique de la terre). La langue des poèmes, au lyrisme contraint mais sous-jacent (comme une métaphore du vivant menacé mais toujours bouillonnant), récuse tout effet de dramatisation pour mieux souligner la rudesse du constat. Et ces textes ne sont jamais dénués d'humour grinçant et lapidaire qui touche parfois, chez les plus courts d'entre eux, à la pure satire !

Mais l'effondrement des illusions n'en énonce pas la mort, et semblable à cet « *Homme caché* » du Musée d'Orsay (p. 130), le poète affirme sous les décombres : « *Tout le monde pourrait voir sur quelles braises je danse* » – qui renvoie, *mutatis mutandis*, à un vers précédent : « *Une misère de joies / Voilà ce qu'est la vie.* »